

# La bibliothèque poétique d'Henry Bauchau

## Portrait du poète en lecteur

Avec cet effort de lucidité constamment poursuivi dans ses journaux, Henry Bauchau nous avertit dans *Jour après jour* de l'insuffisance de ses lectures :

Enfermé dans une langue, je ne connais, et bien imparfaitement, que la littérature française. En traduction pas mal d'œuvres anglaises, américaines, allemandes et russes. Trop peu de littérature italienne et espagnole, de rares œuvres chinoises et indiennes. Des littératures antiques, une faible partie lue en grec et en latin durant mes années d'études. Depuis, quelques traductions. Maigre bagage de la culture dans un monde qui veut embrasser tant de choses qu'on ne peut plus que les effleurer. (*JJ03*, pp. 317-318.)

La modestie même de cette affirmation invite à la confronter à la réalité des lectures effectuées par l'écrivain, non seulement en repérant les traces qu'elles ont laissées dans son œuvre, mais plus concrètement encore en s'interrogeant sur la constitution, la composition et l'usage de la bibliothèque léguée au Fonds Henry Bauchau de l'Université catholique de Louvain. Par ce dépôt, l'écrivain s'est ainsi invité au cœur d'un processus de patrimonialisation qui transforme la « librairie » privée (pour reprendre le terme de Montaigne) en lieu public d'étude, de mémoire et de transmission. Mais le processus demeure incomplet : une partie de la bibliothèque de Bauchau – et d'autant plus précieuse qu'elle contient des ouvrages favoris, qui ont été fréquentés jusqu'au dernier souffle – est restée à Louveciennes, où elle relève cette fois du patrimoine familial. Aussi les analyses développées ici seront-elles inévitablement lacunaires, faute d'accès à cette face cachée de la bibliothèque que le chercheur ne doit pourtant pas gommer de son horizon.

À côté des manuscrits ou des journaux intimes, et en étroite liaison avec eux, la bibliothèque apparaît comme un lieu essentiel de la création littéraire, de la *poétique* au sens étymologique du terme : depuis plus d'une décennie, ce rôle a été mis en évidence par les derniers développements de la critique génétique qui ont souligné la continuité des processus de lecture et d'écriture<sup>1</sup>, en convergence avec l'histoire du livre et la sociologie des lecteurs qui ont aussi dégagé le rôle patrimonial de ce type d'archive<sup>2</sup>. C'est dans ce croisement entre histoire littéraire, « exogénèse » des œuvres<sup>3</sup>, intertextualité, histoire de la lecture et des archives, que se situe toute bibliothèque d'écrivain – la bibliothèque poétique d'Henry Bauchau comprise.

Encore faut-il tenter de définir ce que recouvre cette appellation. Il va de soi que la création poétique de Bauchau se nourrit de références situées au-delà de la poésie proprement dite, et qu'elle s'imprègne d'ouvrages de psychanalyse, d'art, de spiritualité, de critique... Dans le cadre limité de cette étude, j'ai privilégié une définition restreinte de la bibliothèque poétique, en y incluant les recueils de poèmes ainsi que certains essais ou textes réflexifs écrits par les poètes : le corpus ainsi délimité comprend un ensemble d'un peu plus de 350 titres<sup>4</sup>. Cette bibliothèque poétique peut se caractériser à grands traits comme une collection essentiellement francophone, moderne et contemporaine, axée sur le XX<sup>e</sup> siècle, avec des références et des influences connues ou revendiquées (Jouve, Mallarmé, Rilke, Tsvetaïeva, Saint-John Perse), tandis que d'autres relèvent d'une poésie avant-gardiste peut-être moins attendue, comme Apollinaire, Aragon, Breton (dont Bauchau a conservé les éditions originales d'*Arcane 17* ou de *L'Immaculée conception* écrit avec

---

<sup>1</sup> Voir Paolo D'Iorio & Daniel Ferrer (dir.), *Bibliothèques d'écrivains*, Paris, CNRS éditions, 2001.

<sup>2</sup> Une bonne illustration de cette convergence apparaît dans Jacinthe Martel (dir.), *Archives littéraires et manuscrits d'écrivains. Politiques et usages du patrimoine*, Québec, Éditions Nota bene, 2008, ainsi que dans Claudine Nédélec (dir.), *Les Bibliothèques, entre imaginaires et réalités*, Arras, Artois Presses Université, 2009.

<sup>3</sup> Au sens donné à ce terme par Pierre-Marc de Biasi : « Pour désigner l'utilisation par l'écrivain de textes ou d'informations extérieurs à son écriture, leur sélection, leur capture, leur appropriation et leur éventuelle intégration à l'écriture, on parlera d'exogénèse. » *Génétique des textes*, Paris, CNRS éditions, 2011, p. 92.

<sup>4</sup> 358, en fait, d'après l'inventaire de la bibliothèque du Fonds Henry Bauchau établi en juillet 2010 par Marie-Odile Sac, que j'ai revu, précisé et parfois complété.

Éluard<sup>5</sup>) ou Jacob (dont *Le Cornet à dés*, dans l'édition de poche chez Poésie/Gallimard avec une préface de Leiris, est l'un des rares volumes à comporter de nombreuses marques en marge). Certains grands noms du XIX<sup>e</sup> siècle ont évidemment leur place, comme Nerval avec une édition de poche des *Filles du feu* et des *Chimères* publiée chez GF en 1965, Mallarmé représenté par le premier volume de ses *Œuvres complètes* paru chez Flammarion en 1983, par trois éditions de ses poèmes en collection de poche et par des études sur vie ou son œuvre (à commencer par la *Vie de Mallarmé* d'Henri Mondor, dans la réédition de 1946), ou encore Maeterlinck et Verhaeren (présent avec trois volumes, dont deux de ses *Poésies complètes* parus en 1997 et 2005 aux éditions Labor). De tels recensements ne valent évidemment que pour les livres déposés au Fonds Henry Bauchau – compte non tenu, donc, de la bibliothèque privée de Louveciennes, où le domaine poétique constituait une bibliothèque séparée, proche de l'espace de travail de l'écrivain, pourvue notamment de volumes de la collection de la Pléiade<sup>6</sup>.

Ce que la bibliothèque de Louvain-la-Neuve donne néanmoins à voir, c'est l'immersion de son propriétaire parmi un réseau de poètes contemporains ou proches, comme l'atteste la présence de recueils adressés à Henry Bauchau, et dont le nombre va croissant au fur et à mesure que celui-ci acquiert une légitimité et une consécration littéraires. L'un des premiers volumes dédiés à Bauchau est *Périple*, poème en sept chants de Charles Plisnier paru en 1936 aux éditions Labor : « Vous le savez / Henri [sic] Bauchau / il est parfois / d'étranges compagnons / de route / est-ce qu'ils fuguent / ou brûlent les pierres / devant vous ? / Un poème, c'est / un message dont, soi-même / on ne sait pas tout / Charles Plisnier / 14-5-36 ». Dans *Le Présent d'incertitude*, Bauchau reviendra sur ce texte et sur son auteur, qu'il avait connu par l'intermédiaire de son ami Théo Léger : « Théo, à cette époque, a participé à un groupe de chœur parlé qui a monté *Périple*. Ce long poème de traversée de toute la terre m'a frappé et j'en aime encore certains

---

<sup>5</sup> André Breton, *Arcane 17*, New York, Brentano's, 1945 (exemplaire n°129 du tirage original) ; André Breton et Paul Éluard, *L'Immaculée conception*, Paris, Éditions surréalistes, 1930 (exemplaire n°726 du tirage original).

<sup>6</sup> Ces renseignements sont dus au témoignage précieux de Sophie Lemaître, que je tiens ici à remercier.

passages »<sup>7</sup> (*PI*, 22 mai 2005, p. 249). La plupart des dédicaces, cependant, appartiennent à une époque où Bauchau commence à être reconnu soit comme pair, soit comme aîné, par des poètes tels qu'Alain Bosquet (dont les volumes, de 1979 à 1995, sont régulièrement adressés « au poète Henry Bauchau »), Maurice Chappaz (dont neuf volumes des années 1960 figurent dans la bibliothèque), William Cliff (dont Bauchau, le 12 novembre 1986, découvre avec intérêt le recueil *America*<sup>8</sup>), Marc Dugardin (*Le Présent d'incertitude* fait ainsi l'éloge de *Solitude du cœur*, paru en 2002 chez Rougerie, et conservé avec un envoi de l'auteur<sup>9</sup>), Guy Goffette (Bauchau évoque son *Verlaine d'ardoise et de pluie* dans le *Journal d'Antigone* du 16 mai 1996<sup>10</sup>), Werner Lambersy, Marc Quaghebeur ou Liliane Wouters (dans *Jour après jour*, Bauchau se dit touché par la lecture de *L'Aloès* qui figure dans sa bibliothèque, et en cite deux vers qu'il rapporte à Œdipe : « Des pieds qui n'ont soulevé que poussière / Des bras surpris d'avoir étreint le vent » *JJ03*, p. 63).

En ce sens, la bibliothèque porte témoignage d'un compagnonnage qui insère Bauchau dans le double courant d'une poésie attentive à dire le réel dans sa diversité et dans sa fragilité (comme le suggèrent à divers titres les noms précédents), et d'une poésie tournée vers une spiritualité et un sacré irréductibles aux orthodoxies religieuses (les noms de Jouve ou de Grosjean, également représentés dans la bibliothèque, pourraient ici être invoqués). Ce compagnonnage doit évidemment être mis en rapport avec les dédicaces qui émaillent les œuvres poétiques de Bauchau : « Géologie » est ainsi dédié à Philippe et Anne-Marie Jaccottet, « Œdipe à Colone » à Marc Quaghebeur, « La deuxième arche » à Jean Tordeur, « La cressonnière » à Alain Bosquet ou « Le trésor » à Werner

---

<sup>7</sup> L'intérêt de Bauchau pour Plisnier est confirmé par la possession des trois tomes de ses *Œuvres poétiques complètes*, éditées en 2000 par l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.

<sup>8</sup> « Son livre, *America*, m'a beaucoup frappé, car il exprime dans des formes à la fois neuves et traditionnelles une part douloureuse, marginale, du monde comme il va. » (*JJ03*, p. 244)

<sup>9</sup> Voir *PI*, p. 87. L'amitié entre les deux écrivains se prolonge par une correspondance dont Catherine Mayaux a édité des extraits dans *Revue internationale Henry Bauchau*, n°1, 2008, pp. 14-34.

<sup>10</sup> Guy Goffette, *Verlaine d'ardoise et de pluie*, Gallimard, « L'un et l'autre », 1996. Le volume figure dans la bibliothèque de Bauchau avec cet envoi : « Pour Henry Bauchau, cette promenade amoureuse en compagnie d'un marcheur de collines, d'ardoises et de pluie // Avec toute mon amitié, G. Goffette / Paris, le 15 mai 96 ».

Lambersy. Installant une circulation amicale entre les poèmes et la bibliothèque, le paratexte dédicatoire sert ici de chambre d'écho aux envois autographes, et crée un jeu de légitimation mutuelle avec les poètes destinataires.

Si la bibliothèque permet de cerner les références poétiques de Bauchau, elle offre en revanche peu d'indications sur ses pratiques concrètes de lecture. Bauchau lecteur laisse en effet peu de traces sur ses livres – peu de ces marques indicielles (annotations, soulignements, feuilles volantes...) qui sont les signes d'une appropriation à la fois physique et mentale du texte lu. Dans la bibliothèque poétique de Bauchau, ces marques de lecture sont rares, discrètes, jamais systématiques, et se ramènent à trois pratiques : l'inscription autographe de son nom sur une page de tête, équivalent d'un *ex-libris* ou d'une marque de propriété ; des traits verticaux apposés en marge du texte imprimé ainsi que quelques soulignements, qui signalent des fragments dans une sorte de lecture anthologique ; enfin des pages cornées qui servent de points de repère, sans qu'il soit toujours possible de déterminer précisément ce qui a retenu l'attention du lecteur. À ces indices il faut aussi, et à l'inverse, joindre quelques traces de non-lecture : la présence de volumes aux pages non coupées (en totalité ou en partie) suggère qu'ils n'ont pas été lus, ou pas entièrement – cas de figure assez classique lorsqu'un écrivain reconnu commence à recevoir, par le biais d'auteurs, d'éditeurs ou de leur service de presse, plus de volumes qu'il ne peut en lire.

Mais pour l'essentiel, les traces d'appropriation de ces lectures poétiques sont à chercher hors de la bibliothèque : on les trouve à travers les citations, mentions, références ou allusions qui figurent dans les journaux intimes. Le journal est en effet le réceptacle privilégié des lectures, le lieu d'une décantation intellectuelle et intertextuelle qui prépare ou éclaire l'œuvre en cours ; il fonctionne tour à tour comme un répertoire et une chronologie des textes lus ou relus, comme un cahier d'extraits ou une anthologie personnelle, comme un espace de jugement esthétique ou de commentaire critique, et comme un atelier dont certains matériaux intertextuels passent dans l'œuvre critique, romanesque ou poétique.

Il faut dire que l'écriture diariste, en tant que pratique fragmentaire, s'accorde tout à fait avec la logique de prélèvement citationnel qui

caractérise la lecture de Bauchau – une logique elle-même gouvernée par les préoccupations de l’auteur. Un seul exemple : Bauchau se montre attentif aux textes poétiques attachés à saisir la réalité dans ce qu’elle peut avoir de plus simple, de plus sensiblement vécu, mais aussi de plus mystérieusement donné. La lecture de *Début et fin de la neige* de Bonnefoy est à cet égard significative, Bauchau retenant en particulier deux vers (« Un peu de vent / Écrit du bout du pied un mot hors du monde ») qu’il placera en épigraphe de *Nous ne sommes pas séparés* et qu’il relève dans son journal du 21 juillet 1993 : « Dans le premier poème je retrouve deux vers qui évoquent avec une admirable justesse une sensation que j’ai souvent ressentie aussi pendant mes années de montagne » (*JA*, p. 263). L’attachement à la nature, si important dans la poésie de Bauchau, guide également ses références intertextuelles, comme lorsqu’il cite, le 16 septembre 1991, « deux vers d’Éluard, parmi les plus beaux à [son] gré » : « *Fleurs récitant passionnées / Fruits confidents de la chaleur*<sup>11</sup> » (*JA*, p. 117). Cet intérêt pour ce que Rimbaud appelait « la réalité rugueuse à êtreindre » se révèle *a contrario* dans les réserves que Bauchau émet face à la volonté mallarméenne d’exclure « le réel parce que vil » : « Je vois là une erreur car le réel est le point de départ de la poésie et de la beauté » (*GM*, p. 322).

C’est en somme par la médiation du journal que les lectures poétiques prennent place dans la réflexion et dans l’œuvre de Bauchau. Dans certains cas, il est même possible de repérer un processus continu entre la lecture effective d’un volume, sa réappropriation *via* le journal et son utilisation dans un texte publié. Un des exemples les plus frappants de cette démarche est fourni par Marina Tsvetaïeva. Le 24 octobre 1992, Bauchau explique avoir passé « Toute une semaine pressée, stressée par les lectures que je crois – peut-être à tort – nécessaires pour l’exposé que j’ai si follement accepté de faire pour le colloque Tsvetaïeva » (*JA*, p. 187). Signe de cet investissement intellectuel, la bibliothèque du Fonds Henry Bauchau compte cinq livres de la poétesse russe, dont deux essais aux pages fréquemment cornées ou soulignées : *Le Poète et la critique* (Cognac, Le Temps qu’il fait, 1989) et *L’Art à la lumière de la conscience* (même éditeur, 1988). Certaines citations que Bauchau repère alors au fil de la lecture (en les marquant d’un trait rouge dans la marge ou par un

---

<sup>11</sup> Paul Éluard, « Blason des fleurs et des fruits », *Le Livre ouvert II, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, 1997, p. 1088.

soulignement) se retrouveront dans l'article final (« Le joyau enseveli ou de Marina Tsvetaïeva à Pierre Jean Jouve »<sup>12</sup>) après avoir transité par les pages du journal : ainsi la vision de Dieu « ressuscité de toutes les églises » (que le *Journal d'Antigone* qualifie d'« affirmation pleine d'espoir », p. 205), ou encore l'identification de la parole poétique à une enfance sauvage qui anticipe sur le thème de *L'Enfant bleu* (« Quand je parle de l'enfant de sept ans, je pense aussi au peuple, à l'oreille primitive et intacte du sauvage »<sup>13</sup>). Mais c'est surtout la poétique exposée par Tsvetaïeva, attentive au déroulement musical d'un phrasé incontrôlable, qui rejoint la conception bauchalienne d'une inspiration où tout « commence par un son, un rythme, une image » (*EE*, p. 29) :

J'obéis à quelque chose qui, sans cesse, mais de façon discontinue, résonne en moi, qui tantôt me dirige, tantôt me commande. Quand cela dirige – je discute, quand cela commande – je me soumetts.

Ce qui commande est le vers primitif, inaltérable et irremplaçable, *l'essence qui apparaît sous la forme d'un vers [...]*. Ce qui dirige – c'est une voix auditive jusqu'au vers : j'entends une musique, je n'entends pas les mots. Les mots je les cherche.<sup>14</sup>

## Une bibliothèque à redéfinir

Cette circulation fluide entre la bibliothèque, le journal et l'œuvre reste rare cependant. Car chez Bauchau comme chez bien des écrivains, la bibliothèque ne coïncide pas avec les lectures. Non seulement parce que Bauchau n'a pas lu tout ce qu'il possède (en ce sens, la bibliothèque désigne avant tout une propriété et pas nécessairement une somme intellectuelle exhaustivement connue), mais surtout parce que sa collection matérielle se situe en-deçà de sa bibliothèque mentale, les

---

<sup>12</sup> « Le Joyau enseveli ou de Marina Tsvetaïeva à Pierre Jean Jouve », *La Revue des lettres modernes*, n°1286-1295, 1996, pp. 157-163 ; rééd. in Nadia Setti (dir.), *Marina Tsvetaïeva de poète à poètes*, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, « Travaux et documents », 2000, pp. 25-30 ; repris dans *Pierre et Blanche*, Arles, Actes Sud, 2012, pp. 121-129.

<sup>13</sup> Marina Tsvetaïeva, *Le Poète et la critique*, Le Temps qu'il fait, 1989, p. 35 (marqué en marge par Bauchau et cité dans *JA*, p. 241).

<sup>14</sup> Marina Tsvetaïeva, *Ibid.*, p. 41 (marqué en marge par Bauchau et cité en partie dans *Pierre et Blanche*, p. 127).

livres acquis ne recouvrant que partiellement l'intertexte susceptible d'être convoqué par la mémoire. Ouverte et dématérialisée par des lectures antérieures ou extérieures, la bibliothèque poétique de Bauchau constitue ainsi un ensemble instable.

L'une des raisons essentielles de cette fragilité tient à l'inscription de la bibliothèque dans une temporalité soumise aux contingences et aux circonstances – celle de la biographie même de Bauchau. En effet, alors que le mythe de la bibliothèque tend à se déployer dans un imaginaire spatial – lui-même polarisé entre la quête du rangement idéal, la tentation du foisonnement anarchique ou la fascination envers les parcours possibles entre les différents réseaux de références, comme le vertige babélien dessiné par Borges qui projette dans un hors-temps tout le champ des possibles intertextuels –, toute bibliothèque réelle est au contraire le fruit d'une histoire : c'est une sédimentation autant qu'un réseau, une géologie autant qu'une géographie, et sa composition même est tributaire de la chronologie d'une vie. En l'occurrence, la bibliothèque de Louvain-la-Neuve, loin de livrer la totalité de l'intertexte bauchalien, apparaît bien plutôt comme une configuration particulière des lectures de l'écrivain, correspondant à la dernière partie de sa vie (la majorité des volumes de poésie conservés dans le Fonds Henry Bauchau sont postérieurs à 1970, après la fin de l'institut de Montesano et la période des « années difficiles ») et à un choix qui a sans doute exclu du legs les références les plus précieuses aux yeux de l'écrivain. C'est sans doute pour ces raisons que le chercheur a ici affaire à une bibliothèque de maturité, où il trouvera des lectures de confirmation plus que de formation ; Bauchau n'avoue-t-il pas, du reste, dans une page de *Jour après jour* datée du 12 avril 1988 : « Comme Pierre Jean Jouve, dans les années où je l'ai connu, je n'ai plus guère le désir de lire ou de voir que ce qui peut nourrir mon travail. Une sorte d'intuition me guide, je m'en aperçois. » (*JJ03*, p. 341.)

L'instabilité de cette bibliothèque tient également à ce que j'appellerai une incertitude auctoriale, et qui se résume à la question suivante : dans quelle mesure Henry Bauchau est-il l'auteur (au sens étymologique de garant, de responsable et de créateur) de sa collection de livres ? En d'autres termes, il s'agit de rappeler que la bibliothèque poétique de Bauchau n'a pas nécessairement été constituée *par* Bauchau : en ce sens, elle apparaît à bien des égards comme une bibliothèque partagée.



Partagée avec Laure tout d'abord, dont la présence discrète se marque à travers quelques dédicaces adressées au couple Bauchau, comme par Pierre Jean Jouve (« À Henry Bauchau / et Laure / de leur vieil ami / Pierre Jean Jouve / 1970 »<sup>15</sup>). C'est même à Laure seule qu'est adressé en 1939 un recueil de Zinaïda Schakhowskoy intitulé *Insomnies* et publié aux Éditions des Cahiers du Journal des Poètes. Le partage des livres tient aussi aux amitiés de l'écrivain : sa bibliothèque poétique est alimentée par les dons d'amis qui font ainsi figure de passeurs ou d'initiateurs, à l'exemple de Marie-Claire Boons qui adresse à Bauchau cinq livres dont *L'Arrière-Pays* d'Yves Bonnefoy, *Le petit livre de la subversion hors de soupçon* d'Edmond Jabès ou *Les Cahiers de Voronej* d'Ossip Mandelstam : ainsi se dessine un réseau de lectures et de lecteurs dont la bibliothèque de l'écrivain forme un maillon. Ouverte au don, au conseil et à la circulation des lectures, la bibliothèque poétique de Bauchau entre en résonance avec sa création elle-même, qui n'est pas solitaire mais recherche souvent le jugement, la lecture et la critique des proches et des amis.

Ce qui contribue enfin à décentrer la bibliothèque du Fonds Henry Bauchau de la seule figure de l'écrivain, c'est le fait qu'elle recueille les vestiges d'une bibliothèque d'enseignement : celle de l'Institut Montesano de Gstaad, dont le cachet figure dans certains volumes (par exemple les *Œuvres* de Boileau parues en 1952 aux Classiques Garnier, ou les *Poèmes* de Whitman traduits par Léon Bazalgette aux éditions de L'Effort libre en 1914), avec parfois même des fiches d'emprunt (comme dans *Le Cœur populaire* de Jehan Rictus, réédité chez Eugène Rey en 1946) et des annotations d'élèves (le premier volume des *Fables choisies* de La Fontaine dans la collection des « Classiques Larousse », en 1934, comporte ainsi des notes manuscrites, sans doute de la main d'une élève de l'institut, traduisant en anglais certains termes français).

Héritière des aléas d'une vie autant que des choix de l'écrivain, du don de certaines rencontres autant que de la quête de référents littéraires, la bibliothèque d'Henry Bauchau telle qu'elle nous est parvenue ne saurait donc constituer un ensemble clos. Lacunaire certes, mais par là même dynamique, elle est au contraire ouverte sur des lectures antérieures et sur une mémoire intertextuelle qui, tout ensemble, la fonde, l'oriente et la dépasse.

---

<sup>15</sup> *Diadème* suivi de *Mélodrame*, Gallimard, « Poésie », 1970.

## De la bibliothèque à la mémoire des œuvres

Que la bibliothèque réelle n'épuise pas le champ des lectures, Bauchau le montre lorsqu'il évoque, au fil de ses journaux, les séances de lecture publique ou les conférences auxquelles il se rend à Paris : la Maison de la Poésie peut à cet égard passer pour une forme de bibliothèque publique et sonore, où Bauchau écoute Bonnefoy argumenter que « La poésie n'est pas l'art » (*JA*, 8 février 1994, p. 316), ou bien se laisse emporter par la lecture presque musicale qu'Adonis donne de ses poèmes, en français et en arabe<sup>16</sup>. De manière similaire, c'est grâce à la voix d'Antoine Vitez, lors d'une séance au Théâtre National Populaire le 20 novembre 1984, que Bauchau découvre les poèmes de Marc Quaghebeur, s'avouant « frappé de leur force, de leur brièveté, souvent de leur tristesse » (*JJ03*, p. 80) : l'audition publique précède et prépare ici l'entrée des livres dans la bibliothèque privée.

À côté de la bibliothèque matériellement conservée il existe ainsi une bibliothèque mentalement apprise, qui constitue pleinement l'espace dialogique au sein duquel s'élabore l'écriture poétique. Cette bibliothèque virtuelle peut être alimentée et actualisée par une véritable gymnastique intellectuelle, pour ne pas dire un exercice spirituel dont l'exemple est donné dans le *Journal d'Antigone* à propos de Nerval : « Je m'exerce à réapprendre par cœur certains poèmes des *Chimères* de Nerval. Quelle splendeur de l'image et quelle justesse de la sensation ! » (*JA*, 23 août 1993, p. 276<sup>17</sup>). Cette appropriation mémorielle, élisant des textes privilégiés, permet par exemple à Bauchau, le 28 mai 1987, de citer de mémoire un poème extrait de *L'Ignorant*, paru en 1958 :

Cela me rappelle les vers de Philippe Jaccottet, que j'aime tant, mais que je ne suis pas sûr de me rappeler tout à fait exactement : *Cessez de murmurer devant la tâche / Vous m'empêchez d'entendre, non pas Dieu / Mais quelque chose qu'on eût*

---

<sup>16</sup> Adonis « lit ensuite en arabe, d'une façon magnifique, avec des modalités d'inflexions dans la voix, des modulations qui en font une musique. [...] La poésie est là, présente, au-delà du sens que je ne comprends pas. » (*JJ03*, 7 novembre 1984, p. 74)

<sup>17</sup> L'effort se poursuivra dans les mois suivants, comme l'attestent ces lignes du 23 juillet 1994 : « Cet après-midi, j'ai relu *Les Chimères* et réappris par cœur certaines d'entre elles, "El Desdichado", le début de "Myrtho", "Delfica" et "Artémis" qui sont pour moi des sommets de la poésie française. » (*JA*, p. 338)

*pris pour lui peut-être / Dans un monde moins incertain que celui-ci*  
[...]. (JJ03, p. 274.)

La mobilisation de la mémoire poétique peut aussi passer par le surgissement involontaire de fragments reçus comme autant d'éclats issus de la bibliothèque latente. Le 15 août 1986, Bauchau donne ainsi un exemple de cette remémoration subite, fruit d'un mécanisme dont le fonctionnement a sans doute quelque chose à voir avec le rêve ou le lapsus, matériaux psychanalytiques que les journaux tentent régulièrement d'interpréter : « Je me suis rappelé ce matin, sans aucune raison apparente, ces vers de Théo Léger : *Poésie, toi qui fus toujours / l'adorée à genoux / La grande fille aveugle* » (JJ03, p. 221). Ce lien de la mémoire involontaire aux voix intérieures est confirmé par une note du 7 septembre 1987, dans laquelle Bauchau laisse sourdre en lui des fragments discursifs dans un état de demi-sommeil :

Je m'abandonne, je suis heureux, sans pensée, dans mon corps détendu, protégé. Des vers de Paul-Jean Toulet, « Dans Arles où sont les Alyscamps... » surgissent, venant je ne sais d'où. Avec eux, je retrouve mon être ordinaire et me lève sans peine. (JJ03, p. 300.)

Ces traces mnésiques constituent à n'en pas douter la part active et vivante de la bibliothèque poétique de Bauchau. C'est pourquoi les citations, les références ou les allusions disséminées dans ses œuvres, ses articles ou ses journaux s'avèrent indispensables afin de retrouver la trace des lectures de jeunesse et des débuts littéraires – de reconstituer de manière rétrospective une bibliothèque intertextuelle appelée à compléter la bibliothèque matérielle. *Jour après jour*, le 20 août 1985, nous révèle ainsi que Ronsard fut la première révélation poétique de Bauchau :

Je me rappelle que *Mignonne allons voir si la rose...*, découvert dans une anthologie quand j'avais onze ans, a été le premier poème que j'ai aimé. Il est toujours, dans ma mémoire, « dans sa plus verte nouveauté ». (JJ03, p. 137.)

L'initiation – difficile – à la modernité ne tardera pas à suivre, si l'on en croit Bauchau qui écrit le 31 août 1988 :

C'est aussi le souvenir des « Cahiers verts » de Grasset, dans les années 1920. C'était alors pour moi le signe de la

modernité, d'œuvres qui m'attiraient et me faisaient un peu peur, car je craignais de ne pas les comprendre. Mon frère m'avait passé *Le Paradis perdu*<sup>18</sup> de Jouve, qui appartenait à la deuxième série de cette collection. Je n'y ai rien compris. (JJ03, p. 365.)

Mais l'incompréhension ne veut pas pour autant dire insensibilité à la poésie moderne, comme en témoigne par exemple ce souvenir rapporté le 1<sup>er</sup> mars 1983, qui évoque un temps où la connaissance de Saint-John Perse valait comme signe d'initiation à l'avant-garde poétique et entrée symbolique dans une élite de lecteurs :

Je me souviens du temps où les textes des *Éloges* et de l'*Anabase*, introuvables en librairie, circulaient parmi nous de main en main, tapés à la machine. Nous avions vingt ans alors et cette forme de gloire valait bien un prix Nobel, même si elle était ignorée de Saint-John Perse. (JJ03, p. 26.)

« J'aurais bien aimé en somme faire partie de l'avant-garde », écrit ainsi Bauchau le 25 juillet 1987 (JJ03, p. 281). C'est à la lumière de ce vœu doublé d'un regret que l'on peut évoquer la relation de Bauchau à Rimbaud, figure de proue de la modernité poétique. L'auteur d'*Une saison en enfer* fait effectivement partie des références cardinales auxquelles Bauchau adosse sa méditation sur la poésie. Dans « L'innocence de l'oreille », essai qui clôt *L'Écriture à l'écoute*, Bauchau associe ainsi Rimbaud et son « Éternité » (« Elle est retrouvée. / Quoi ? L'éternité ») au célèbre poème de Baudelaire (« Sois sage, ô ma douleur... ») afin d'illustrer la manière dont le charme poétique instaure « un libre rapport entre l'écriture, le corps, l'image et la musique » (EE, p. 150). Mais c'est dans les pages de *La Grande Muraille* que la référence rimbaldienne est érigée en véritable modèle. Lorsqu'il tente par exemple de préciser son jugement sur quelques grands noms de la poésie française, Bauchau détache ainsi le nom de Rimbaud, l'admiration pour son œuvre se joignant à un accord sur ses valeurs et sur sa « direction » :

Tout en admirant Jouve je suis un peu contre lui. Je suis aussi contre Baudelaire que j'admire et aime infiniment. Par contre je suis pour Hugo qui me touche beaucoup moins et

---

<sup>18</sup> C'est en 1929 que la collection des « Cahiers verts » de Grasset fait paraître *Le Paradis perdu* de Jouve.

souvent m'ennuie et surtout pour Rimbaud. Le pour et le contre ne sont pas ici fonction de l'œuvre produite mais de sa direction. (GM, pp. 77-78.)

La valorisation de Rimbaud se manifeste ailleurs par des jeux de comparaison dont l'auteur d'*Une Saison en enfer* ressort toujours vainqueur : la poésie de Ginsberg, malgré une frénésie communicative, se réduit par exemple à une reformulation de « la vraie vie est absente » en moins sobre (GM, p. 67), tandis que le professeur Bauchau démontre à ses élèves de Montesano la supériorité d'un « poème vrai » comme « Le Bateau ivre » sur le « poème-potiche artistique » incarné par Heredia (GM, p. 320). Plus profondément, l'accord intime de Bauchau avec Rimbaud se traduit par une influence sur le travail même de *L'Escalier bleu* et de *La Déchirure*, l'auteur des « Lettres du voyant » proposant alors une morale volontariste de l'écriture : « Je relis Rimbaud. L'extraordinaire assurance de sa démarche. Il va, il n'y a pas de "mais". L'autre point de vue m'est toujours présent et le "mais" m'empêtre » (GM, p. 295). Modèle stylistique autant qu'éthique, Rimbaud offre ainsi une leçon de dépouillement, dans la lignée d'une rhétorique atticiste : « La relecture de Rimbaud m'est utile. Surtout par ce qu'il a de maigre et de musclé, le rejet de l'ornement et des rythmes tout faits » (GM, p. 309).

La présence de Rimbaud est d'autant plus forte qu'elle se nourrit d'une fréquentation ancienne, comme l'atteste l'article que Bauchau avait fait paraître le 20 octobre 1937 dans *La Cité chrétienne* : intitulé « Autour de Rimbaud », il s'agit du compte rendu de *Rimbaud vivant*, ouvrage où Robert Goffin défend l'idée d'un Rimbaud homosexuel pour en faire la clé d'interprétation de l'œuvre en général et des *Illuminations* en particulier. Une telle tentative laisse Bauchau pour le moins mitigé : tout en saluant la documentation mise au jour par Goffin, il dénonce un livre « à thèse », atteint parfois de la « manie » de l'explication, et surtout exclusif et simplificateur. Car le Rimbaud auquel tient Bauchau est un Rimbaud multiple, énigmatique, partagé entre plusieurs figures qu'on ne saurait pour autant séparer : le Rimbaud inverti révélé par le livre de Goffin, le « Mystique à l'état sauvage vu par Claudel » et dont les cris résonnent à la fin d'*Une Saison en enfer* (« la vérité dans une âme et un corps »), le « voyant » et le « prophète » évoqué par André Rolland de Renéville (on remarquera au passage combien Bauchau se montre alors informé de la critique rimbaldienne, ce qui lui permet de se situer

précisément dans le débat). Autrement dit, loin de vouloir dénoncer les « mythes » de Rimbaud comme le fera plus tard Étiennele, Bauchau les assume et les incorpore à l'être même du poète. Surtout, il est frappant de constater que Bauchau tient au fond à préserver un Rimbaud contradictoire et déchiré – dont l'exemple, précisément, interviendra pendant l'écriture de *La Déchirure*.

C'est cette mémoire des œuvres, entretenue par la relecture, qui permet aux poèmes de la bibliothèque d'intervenir dans la fabrique poétique de Bauchau. Les journaux donnent ainsi à lire des moments où la réception se fait créatrice, comme lorsque le retour à « Zone » d'Apollinaire donne à un Bauchau en quête d'un grand poème l'exemple d'un « style qui épouse les discontinuités (apparentes ?) de la pensée » (*DM*, 23 mai 1971, p. 280), ou lorsque la « Prose du Transsibérien » de Cendrars (autre texte fondateur de la poésie moderniste) donne à Bauchau l'idée « d'un ou deux grands poèmes de forme libre » (*GM*, 3 mars 1963, p. 276). À l'inverse et comme par une forme de mimétisme, il arrive à Bauchau de se laisser charmer (au sens étymologique) par la densité et la brièveté poétiques, à l'exemple de cette « simplicité » et cette « liberté de forme » qu'il décèle dans *La Terre a gagné* de Dominique Stein (*JJ03*, 11 mars 1985, p. 102) et qui conduira à l'écriture des « Feuilles » et du « Cerisier » (repris dans *Les Deux Antigone*, dont D. Stein est la dédicataire). De même, les « poèmes ramassés, tendus, durs jusqu'à la souffrance » de *L'Outrage* de Marc Quaghebeur, finissent par « susciter » chez Bauchau ces trois vers : « *De la mer / il ne reste / que les écueils* » (*JJ03*, 6 septembre 1987, p. 299). De la lecture à l'écriture se produit alors un courant aussi puissant qu'énigmatique, comme si le nouveau texte se projetait sur le texte lu, le maintenant et l'effaçant tout ensemble. Telle est du reste la leçon qui se dégage du rêve rapporté le 13 octobre 1985, où Bauchau se voit lire un poème de Jouve qui devient alors le palimpseste de sa propre écriture : « Ce que je lis ensuite est beau, mais peu à peu je ne puis plus déchiffrer le texte. Ce sont mes mots qui se substituent à ceux de Jouve. C'est la vraie façon de lire, peut-être » (*JJ03*, p. 156).

Sans doute, dès lors, faut-il interpréter comme un témoignage de cette « vraie lecture » le fragment de poème évoquant un « Homme bariolé de

songes »<sup>19</sup>, que Bauchau donne à lire comme « sorti directement encore que je ne puisse m'expliquer comment de la lecture de certains sonnets de Shakespeare dans la traduction de Jouve » (*DM*, 27 avril 1969, p. 134). Inexplicable, ce passage de relais ? Voire. Car au fond, la transmission poétique telle que l'évoque Bauchau tient peut-être à la notion de rythme : ce que la lecture poétique met en évidence dans un texte, c'est son « rythme intérieur » (*Ibid.*) – rythme ample et discontinu des envolées modernistes, rythme bref et coupé de poèmes proches du silence, rythme qui, une fois incorporé par le lecteur, peut à son tour inspirer la cadence d'une écriture qui se veut avant tout écoute et captation des pulsions/pulsations enfouies au plus profond de l'être. Et à cette oreille poétique de Bauchau correspond sans doute une autre bibliothèque – musicale, celle-là.

Olivier BELIN

Université de Cergy-Pontoise

---

<sup>19</sup> Sur ce texte, voir l'article de Sophie Lemâitre dans le présent volume.